Document generated on 04/19/2024 11:15 a.m.

**Séquences**
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

# Réné Rozon
## Entre l'art et sa fragilité...

Jérôme Delgado

Number 277, March–April 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/66299ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Delgado, J. (2012). Réné Rozon : entre l'art et sa fragilité... *Séquences*, (277), 12–13.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# Réné Rozon
## Entre l'art et sa fragilité…

*Toujours à la barre, René Rozon. Après tout, le Festival international du film sur l'art, c'est son bébé. Alors qu'il met la touche finale à la programmation de la 30e édition, il accepte de revenir sur cette longue histoire amorcée en 1982.*

Jérôme Delgado

Quatre affiches, seulement, décorent les murs du bureau de René Rozon, directeur-fondateur du Festival international du film sur l'art (FIFA). Tout un contraste : de l'extérieur, l'image du FIFA, qui atteint les trente éditions en 2012, est touffue, par sa programmation éclatée et dense (plus de 200 titres chaque année). Les quatre affiches, petit nombre sur la trentaine qui ont été conçues pour promouvoir la fête annuelle de mars, Rozon les a choisies pour leur valeur « historique ». Rien d'étonnant ainsi à ce que la toute première, un fond jaune sur lequel trône une Vénus aux yeux masqués et bordée d'un film, s'y retrouve. C'est pourtant à celle de la troisième édition (1985) que René Rozon fait face lorsqu'il s'assoit pour travailler. Elle correspond non seulement à l'année de l'autonomie, elle est celle qui donne au festival son logo. Une image vaut mille mots, dit-on. Celle-ci, tirée d'***Une statuette*** (1971), court métrage de Carlos Vilardebo, à qui le FIFA rendait alors hommage, résume la particularité de la manifestation. « Tous les graphistes nous proposaient les mêmes idées, un oeil, un film. Là, on avait la lentille et l'art », dit-il.

Rassembler pour quelques jours tout ce que le cinéma fait au sujet des arts, peu importe les disciplines : voilà l'étiquette qui colle au FIFA, un rendez-vous rare et de grande ampleur, devenu incontournable. « Oui, avoue René Rozon, non sans rire, il est le Cannes du film sur l'art. Il donne le pouls de la production mondiale. »

L'inusable directeur, au look toujours jeune, assure pourtant qu'au début, l'intention n'était que de « montrer des films ». Et la structure était plus simple : une cinquantaine de titres, une seule salle de diffusion. « Je voyais toutes ces choses à l'étranger et on n'avait rien de ça ici. Je me suis dit qu'il fallait les amener », commente celui qui carbure au partage.

Bien sûr, ce ne fut pas si facile. Il a fallu chercher du soutien « à gauche, à droite ». « Je suis tombé sur le Musée d'art contemporain. J'avais un bureau, j'étais commissaire invité du service éducatif. C'était merveilleux, se souvient-il. Ils imprimaient le catalogue, l'affiche. Mais le musée n'avait pas de salle. On s'est tourné vers la Cinémathèque québécoise, qui logeait à la Bibliothèque nationale, rue Saint-Denis. C'est là, au sous-sol, que j'ai commencé. »

Homme à tout faire dans cette entreprise individuelle, René Rozon a failli abandonner. Dans l'obscurité de son sous-sol, sans l'appui de la presse, « et du public, en conséquence » — ce cher public, qui fait aujourd'hui la gloire du FIFA [1] — et sans le musée d'État, qui se retire après deux éditions, l'ancien critique a souffert.

> Malgré les lauriers, le festival trime dur pour se financer. René Rozon déplore qu'après tant d'années, il peine encore à trouver un véritable mécène.

Trentenaire, le FIFA ? « Je suis le premier surpris, admet-il. Les trois premières années ont été tellement difficiles. »

René Rozon a persévéré, guidé sans doute par son flair. Lors de la 5e édition, les gens commencent à parler du festival. Puis l'intérêt et les foules grandissent (le personnel aussi : au plus fort des préparatifs, aujourd'hui, une vingtaine de personnes y travaillent). Au 18e rendez-vous, c'est la consécration : le FIFA reçoit le Grand Prix du Conseil des arts de Montréal. L'affiche de cette année-là est parmi celles qui ornent le bureau de direction.

Malgré les lauriers, le festival trime dur pour se financer. René Rozon déplore qu'après tant d'années, il peine encore à trouver un véritable mécène. « Tout le monde aime le festival, même les gens qui ont du fric. De là à investir… », commente-t-il.

En 30 ans, le soutien financier a peu évolué, le support matériel, par contre… Pour René Rozon, la grande différence entre le FIFA à l'affiche jaune et celui d'aujourd'hui tient à cette réalité.

« Avant, on n'avait que des films sur support film. Comme les premières vidéos, c'étaient des VHS, on les a refusées. Imaginez un VHS sur un grand écran. C'est épouvantable ! On avait des plaintes », assure-t-il.

Puis les formats ont changé, les U-matic, et les Betacam, et les Digibeta, ont amélioré l'image. Le dernier bijou, HD-Cam, est « encore plus clair et tout ce que tu veux », résume celui qui n'est pas féru de technologie. Ce qu'il constate, c'est « la grille horaire casse-tête » qu'occasionne cette multiplicité des supports. « On peut recevoir n'importe lequel de ces trucs. C'est compliqué parce que les salles sont équipées pour une chose, pas pour une autre. »

Le support film, quant à lui, n'y est pratiquement plus. Le 30e FIFA n'en présente qu'un seul. « Le documentaire sur bobine disparaît », confie le directeur, sans nostalgie.

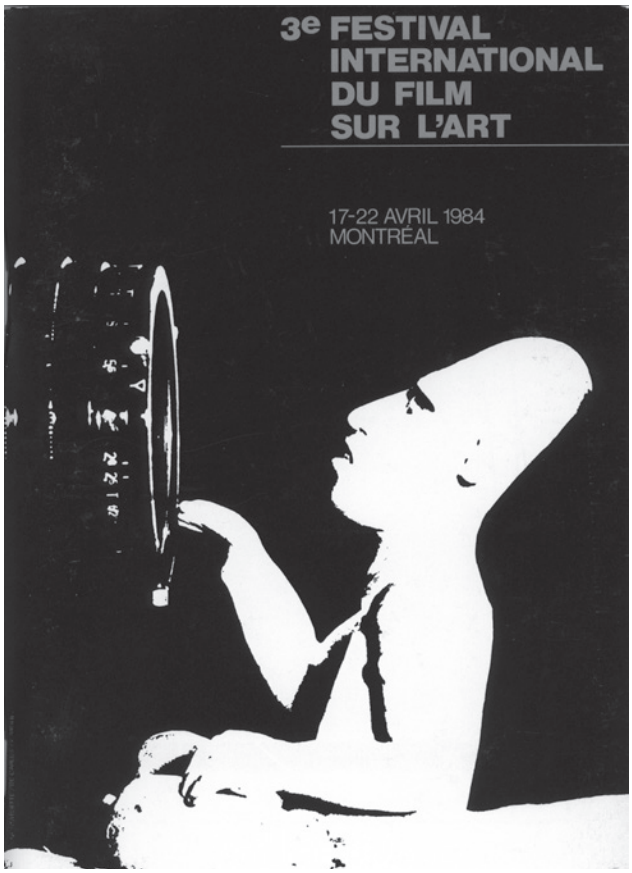
De qualité égale, long plus que jamais pour viser la salle commerciale, le documentaire artistique poursuit sa route. Humble, René Rozon ne prétend pas avoir assuré sa longévité, mais reconnaît avoir créé une ambiance, « un événement social », ce que ni la télé ni Internet ne réussiront. L'instauration en 2011 d'un marché du film sur l'art, conçu en vue de la 30e édition de 2012, renforcera, espère-t-il, tout le milieu.

« Beaucoup de documentaires sont envoyés dans les grands marchés du film. Mais ils sont noyés. Les gens ne vont pas là pour chercher un film sur l'art, dit-il. Le FIFA n'est plus simplement un lieu culturel. Il développe un marché. C'est ce que les réalisateurs, producteurs, distributeurs souhaitent. C'est bien, un festival. Mais ils aimeraient avoir des retombées. »

Inusable, toujours jeune, les deux pieds dans le présent, le regard vers l'avenir : René Rozon ne porte pas le passé sur ses épaules. Il aura fallu insister pour le faire parler de ses meilleurs et pires coups, lui, autrement plutôt volubile. À une question précise, il s'arrête, prends son temps et cherche, cherche, cherche.

Ses films préférés — « il y en a tellement », soupire-t-il —: ***La Délivrance de Tolstoï*** (2003), de Frédéric Mitterrand, « un chef-d'oeuvre [par] le scénario, le montage, la musique »; ***Rivers And Tides: Andy Goldsworthy Working with Time***, de Thomas Riedelsheimer, Grand Prix en 2002; ou alors les portraits de Oscar Niemeyer, par Marc-Henri Wajnberg, ou de Sviatoslav Richter, par Bruno Monsaingeon.

Son pire souvenir est tout récent et concerne la projection de ***Ô Picasso,*** de Gilles Carle, lors d'un hommage au cinéaste tout juste décédé. « On arrive en salle et la copie n'est pas là. Elle est restée à Boucherville dans les archives de la Cinémathèque. Quel choc ! Un moment très embarrassant », reconnaît-il.

Une fois l'enregistreuse éteinte, et la pression tombée, René Rozon se lève et, devant la quatrième affiche, celle du 25e (2007), partage son admiration pour le bleu d'Yves Klein. Un autre moment épique lui revient : le FIFA s'était retrouvé dans l'eau chaude pour une histoire de droits de reproduction. Rozon, qui avait agi de bonne foi, s'en est sorti avec l'appui de François Levy-Kuentz, réalisateur de ***Yves Klein, la révolution bleue***, d'où était tirée l'image. L'affiche résume tout le festival, sa force (l'art) et sa fragilité (l'argent). À sa naissance, à 25 ans, à 30 ans, ce sera toujours ça : une question d'équilibre entre le plaisir de recevoir l'un et la capacité de trouver l'autre.

1 En 2004, le FIFA franchissait la barre des 30 000 spectateurs, nombre qui se maintient depuis.